B. XXIV.

Docteur F. BEAUDOUIN

DESGENETTES

Médecin en Chef de l'Expédition d'Egypte
et de la Grande Armée

(1762-1837)

CONFÉRENCE AUX DAMES DE LA CROIX ROUGE
ET DU DISPENSAIRE D'ALENÇON

PARIS
LIBRAIRIE VEUVE CH. POUSSIELGUE
15, RUE CASSETTE, 15

1908

B xxxv Des

40 550

Docteur F. BEAUDOUIN

DESGENETTES

Médecin en Chef de l'Expédition d'Egypte
et de la Grande Armée

(1762-1837)

CONFÉRENCE AUX DAMES DE LA CROIX ROUGE
ET DU DISPENSAIRE D'ALENÇON

PARIS
LIBRAIRIE VEUVE CH. POUSSIELGUE
15, RUE CASSETTE, 15

1908

DESGENETTES

MESDAMES,

Par une attention délicate, votre Comité m'ayant laissé toute liberté dans le choix de mon sujet, j'en ai pris un qui m'intéresse beaucoup : DESGENETTES, un Alençonnais, le médecin en chef de l'expédition d'Egypte.

Mais je veux répondre d'abord à une objection que je sens dans l'air.

On est devenu si pratique *en ce commencement du* XXe *siècle, qu'on ne tardera pas à faire de la pratique d'apothicaire et de rebouteur. La pratique me semble le* couronnement *de l'édifice et non pas la base. Il fut un temps où nous* pratiquions *l'art, aujourd'hui perdu, de promener le drapeau tricolore dans toutes les capitales, au chant de ce couplet très pratique, à en juger par les résultats :*

Nous entrerons dans la carrière,
Quand nos aînés n'y seront plus.
Nous embrasserons leur poussière,
Et la trace de leurs vertus !

Permettez-moi donc d'exhumer la poussière de l'un de ces grands aînés ! De vous faire suivre ses traces, dans lesquelles nous n'aurons plus qu'à emboîter le pas. Le souvenir des hauts faits élèvera nos cœurs : Sursum corda ; *c'est encore ce qu'on a trouvé de plus pratique.*

MESDAMES,

Comme l'a dit, — ou à peu près — Pariset, l'éloquent académicien qui fit l'éloge de Desgenettes, il faudrait la lyre d'un Homère pour chanter l'un des héros de notre Iliade nationale. Si j'ajoute que ce héros de la légende Napoléonienne, apprise par moi sur la jambe de bois de mon grand-père, fut en même temps l'une des gloires de la médecine et l'une des gloires, ou la gloire d'Alençon, vous m'excuserez d'apporter dans le récit de sa vie plus de zèle peut-être que de compétence et certainement que d'impartialité.

Et si je ne m'élève pas à la hauteur du sujet, souvenez-vous que j'ai demandé en grâce quelques jours, — ou quelques mois de préparation. — Comme une per-

sonne qui a grand faim, votre Présidente a préféré que ce soit médiocre et prêt à l'heure. — Madame est servie (1)!

René-Nicolas-Dufriche Des Genettes — dont aujourd'hui le nom s'écrit en un seul mot — Desgenettes, quoiqu'il ait signé ses mémoires des initiales R. D. G., appartenait, du côté paternel et maternel, à une famille de Robe. Les Dufriche étaient originaires d'Essai, où l'on voit encore le logis des Genettes (2), dont les aînés de la famille prirent leur nom, qui n'est en réalité qu'un surnom. Sa mère était de Fougères. Il avait pour oncle le girondin Dufriche de Valazé, député de l'Orne à la Convention et frère cadet de son père (frère de père seulement).

Il était, par conséquent, cousin-germain du général Valazé, fils du conventionnel, et qui a donné son nom à une de nos casernes. Il était le frère aîné, et seulement frère de père, de l'abbé Desgenettes, qui fut curé de Montsort (où vous pouvez voir son portrait dans la chapelle de la Vierge) avant d'être curé de N.-D. des Victoires et fondateur de l'Archiconfrérie pour la conversion des pécheurs.

D'après L. de la Sicotière, la mère de Desgenettes était de petite noblesse, quoique portant le nom très plébéien de Françoise Duval-Bichon. Les Dufriche étaient du Tiers. — Valazé ne put, faute de naissance, sortir du grade de Lieutenant de Grenadiers. — C'est sans doute au froissement qu'il en ressentit, qu'il faut attribuer en grande partie ses sentiments républicains, opposés à ceux, du reste, de sa famille.

Le grand-père paternel de Desgenettes, dit un contemporain, « jouissait à Alençon, et à juste titre, d'une

(1) Léon de la Sicotière, *Les Genettes*, *Mosaïque de l'Ouest*, 1844, p. 138.

(2) Ceci dit, pour prier les personnes qui ont honoré de leur présence ma conférence au dispensaire, de m'excuser d'avoir été obligé de faire quelques corrections et quelques additions, dans le présent texte.

grande considération et passait pour l'un des plus savants et des plus éloquents jurisconsultes de la Normandie ». Il fut « tout ce qu'il est permis d'être quand on n'a pas été à Paris (1). » — Son père, racontait Hébert (le père Du Chesne — une autre et triste célébrité d'Alençon — dans une conversation qu'il eut avec Desgenettes), par son esprit conciliant, sauva de la potence un médecin d'Alençon, que la rumeur publique accusait d'avoir, pour quelque querelle galante, assommé d'un coup de pilon un pharmacien de la Grande-Rue (2). Il se pourrait même que ma famille fût alliée à celle de ce pharmacien — Latour — un des prédécesseurs, je crois, de M. Edet.

Né à Alençon, le 23 mai 1762, faubourg St-Blaise (3), Desgenettes entra au collège de sa ville natale. Ce collège, devenu le Lycée, est toujours à la même place. Desgenettes est donc un de mes anciens.

Le collège d'Alençon avait beaucoup perdu depuis le renvoi des Jésuites. En 1778, Desgenettes entra à Paris au collège Sainte-Barbe, où enseignaient deux Alençonnais.

Il y eut pour camarade Corvisart, plus tard premier médecin de Napoléon Ier. Il semble avoir été un élève assez polisson et assez dissipé.

Après deux ans, ses études terminées, il revint passer six semaines à Alençon, après lesquelles, du consentement de sa famille, il retourna à Paris pour étudier la médécine.

(1) *Mémoires de R.-D. G* (René-Dufriche Desgenettes), tome I, p. 206.

(2) *Mémoires de R.-D. G.* (René-Dufriche Desgenettes), p. 243. (La pharmacie actuellement Grande-Rue, n° 91, était alors dans l'emplacement actuel des magasins du *Sonneur de Saint-Paul*, même rue, n° 97).

(3) Acte de naissance. Registres de la paroisse Notre-Dame d'Alençon, annexés à l'état civil d'Alençon. C'est donc par erreur que l'*Orne pittoresque et archéologique* (Poulet-Malassis et L. de la Sicotière) fait naître le docteur Desgenettes rue des Grandes-Poteries, n° 37. Ce fut l'abbé Desgenettes (Léonor-Charles-Dufriche), qui naquit dans cette rue, le 10 août 1778, de Nicolas-Dufriche et M. S. Bourdon, son épouse.

La vieille Faculté de Guy-Patin était bien déchue de sa gloire. Ses membres se renfermant dans l'art de commenter Hippocrate et Galien, les étudiants la désertaient et allaient chercher ailleurs un enseignement plus à la mode, plus savant et plus pratique. Ils allaient — *proh pudor !* — au collège des chirurgiens, au jardin du roi (jardin des plantes), et aux hôpitaux, à l'Hôtel-Dieu et à la Charité, où enseignaient Dessaut, Pelletan, Boyer, Louis, Antoine, Dubois, etc. Je ne vois pas que les choses aient beaucoup changé depuis.

C'est là que Desgenettes, en normand avisé, mêlait un travail consciencieux à la recherche de belles relations qu'il ne négligea jamais. Il s'était fait présenter à Buffon, Daubenton, Lacépède, Jussieu, lorsqu'en 1782 il perdit sa mère. Possesseur d'un joli patrimoine, il entreprit de voyager en compagnie de son compatriote le naturaliste de Labillardière (celui qui a donné son nom à une de nos rues), qui venait de renoncer à la médecine. Ils commencèrent par Londres, où Desgenettes, toujours à la recherche des grands hommes, connut Mirabeau, alors en disgrâce, qui prêchait déjà avec éloquence le nouvel évangile de la Révolution, sous le nom d'Académie de Cincinnatus, et préludait à la Déclaration des droits de l'homme en payant son valet à coups de canne.

En Italie, il eut des relations plus médicinales, — spécialement avec Cotugno et Mascagni, l'anatomiste qui venait de découvrir l'art d'injecter les lymphatiques.

De retour en France, en 1787, il n'était pas encore Docteur. Il prépara et passa ses examens à Montpellier.

Il nous a laissé une piquante silhouette de la vieille Faculté de Médecine, de Barthez, le célèbre auteur du vitalisme, que l'on ne nommait que M. le Chancelier, que l'on entourait d'honneurs et qui humait l'encens

avec une vanité bien exprimée dans ses armoiries; elles représentaient un sphynx fixant le soleil avec cette devise : « *Je ne m'étonne.* » Au demeurant, très royaliste, et en violentes discussions avec Chaptal et autres partisans de la révolution. — La querelle, du reste, ne s'éternisait pas, Bartlez, en bon méridional, ne tardant pas à parler tout seul.

Desgenettes revêtit, pour ses épreuves, la Robe de Rabelais. — Il nous décrit toutes ces épreuves qui ont, comme on sait, servi de modèle à Molière pour la réception du *Malade imaginaire*. N'en déplaise à Desgenettes, la copie est assez ressemblante. « Mais il y a « aussi, dit avec raison Desgenettes (dans les actes de « la Faculté), quelque chose de fort digne, de paternel « et de confraternel, au lieu que depuis quelques « années, et au moment où nous écrivons, on délivre « dans nos Facultés un diplôme de docteur, comme « dans les bureaux de police un passeport de voya- « geur (1). »

Desgenettes avait utilisé ses relations avec Mascagni pour faire sa thèse sur les lymphatiques. Après leur anatomie, il décrivit, dans d'autres mémoires, leur rôle comme absorbant, dans l'état de santé et dans les maladies, et enfin leur philosophie. — Pour lui, l'âme n'est pas unie seulement au système nerveux, mais à tous les tissus (nous dirions aujourd'hui à toutes les cellules), d'où les lymphatiques tirent leur origine. Aristote et même Saint-Thomas n'auraient pas renié la philosophie de Desgenettes.

Desgenettes, fort peu enclin à se mêler aux scènes révolutionnaires, quitta Montpellier à la fin de la Constituante, laissant cette ville en proie à une violente agitation. Il voulut retourner à Paris ; il prit sans doute le chemin des écoliers, car nous le retrouvons à Alençon et à Rouen.

(1) *Mémoires de R.-D. G.*, tome II, p. 48.

A Paris, son oncle Valazé, devenu député, le reçut assez froidement — comme *un aristocrate*, revenant de Rouen, qui était un repaire d'Aristocrates. Son père était d'ailleurs l'un des chefs de la réaction dans l'Orne. N'avait-il pas dit un jour à son médecin, Odolant Desnos (l'historien de notre ville) : « Il me semble que j'ai du fiel, ou la Constitution dans la bouche ? »

Et Valazé, après avoir rapporté ce trait à son neveu, ajoutait : « Je te demande pardon !... il est des choses « qu'un fils ne peut entendre dire de son père et con- « server son sang-froid (1 . »

Desgenettes, qui était moqueur, eut toutes les peines du monde à se contenir. Un sourire épié par un domestique pouvait lui coûter la tête.

Il retrouva aussi, avec un certain dégoût, son ancien condisciple Hébert, devenu le Père Duchesne et époux d'une ci-devant religieuse. L'intérieur du Père Duchesne était d'ailleurs aussi propre, doux et modeste, que sa vie extérieure était dégoûtante.

Mme Hébert était pieuse à sa façon. « Je suis restée, « disait-elle à Desgenettes, très attachée au christia- « nisme. — C'est notre révolution dans ce qu'elle a de « plus beau ! » Elle avait conservé une gravure d'après Le Titien, représentant Jésus-Christ chez les disciples d'Emmaüs. Hébert avait écrit au-dessous : « Le sans- « culotte Jésus soupant avec deux de ses disciples dans « le château d'un ci-devant (2). »

Entre temps, Louis, ancien secrétaire de la Société de chirurgie, Vic-d'Azir, ancien médecin de la Cour, et devenu par sa modération même suspect à tous les partis, lui conseillaient de fuir ce repaire de haine, de crimes, cette atmosphère de sang et de boue que devenait la révolution, et de se réfugier dans le service des armées. « C'est dans les camps, disaient-ils, et répète

(1) *Ibid.*, tome II, p. 220.
(2) *Ibid.*, tome II, p. 240.

« Desgenettes, que semblait s'être réfugié l'honneur « français. » — Il fut nommé à l'armée d'Italie, le 15 mars 1793.

Ce n'était pas encore la brillante armée d'Italie, telle que la créa Bonaparte. La reprise de Lyon à la réaction, a laissé des souvenirs de répression trop abominables pour être glorieux. Masséna, *l'enfant chéri de la Victoire*, avait conquis la Savoie, attaqué Cagliari, allait gagner la victoire de Loano, etc.

Desgenettes se rendait à Nice. Pour y arriver, il passa par *Fréjus* tout encombré de soldats revenant de l'infructueuse expédition de Sardaigne, et il dîna à l'auberge avec deux jeunes officiers corses. L'aîné (beau comme Antinoüs); le second, artilleur, petit, maigre et hâve, traitait son aîné, *M. le Comte*, avec une déférence que celui-ci lui rendait en affection, mangeait peu, parlait beaucoup et s'informait de tout. — Un sous-officier corse qui les servait les nomma à Desgenettes. Ils s'appelaient Bonaparte. « Le petit canonnier, dit-« il, est un fier militaire ; s'il nous avait commandés, il « y a quelques jours, nous ne serions pas ici..., mais « on se reverra et vous entendrez parler, un de ces « matins, du cadet des Bonaparte (1). »

Peu de temps après, en effet, Bonaparte enlevait Toulon, et les blessés, évacués sur Nice, revenaient aux hôpitaux de Desgenettes Bonaparte lui-même, en apparence sous les ordres de Dumerbion (qui en réalité le suivait comme un conscrit), se rapprochait de Nice et entrait en relations suivies et amicales avec Desgenettes, lequel, à ses fonctions médicales, semblait joindre celle d'avocat d'office des officiers traduits devant les conseils de guerre, le plus souvent comme suspects d'incivisme.

Mais la chute de Robespierre menaçait la carrière

(1) *Ibid.*, tome II, p. 266.

du jeune commandant corse. Comme ami intime du frère de Robespierre, Bonaparte était suspect à la réaction thermidorienne. Il était non moins suspect aux Jacobins pour avoir fait évader des émigrés. Il fut arrêté : il était trop nécessaire pour être condamné, et son retour à la liberté fut un triomphe. Desgenettes était à Antibes, lorsque Bonaparte traversa la ville avec son fidèle Junot, *sa conquête* de Toulon, plus tard duc d'Abrantès, et qui, ainsi que la duchesse d'Abrantès, resta jusqu'à la mort l'intime de Desgenettes. Ce fut un triomphe, les dames antiboises se précipitaient; et Bonaparte, joyeux, les saluait « avec cette bonne grâce et ce sourire ineffable qu'on « lui a connus, quand il voulait plaire (1) ».

Dès lors, en relations de service l'un avec l'autre, Bonaparte et Desgenettes ont de fréquents entretiens; et Bonaparte, enchanté du zèle et de l'intelligence du médecin, lui dit cette parole prophétique : « Etudiez « tous les détails d'une armée, étendez votre expé- « rience. Peut-être un jour j'en recueillerai le « fruit (2). »

Arrêté par une attaque de typhus, Desgenettes, convalescent, fut nommé au poste moins fatigant de médecin en chef de l'Armée de l'Intérieur.

Il y retrouvait encore son ami Bonaparte au 13 vendémiaire. Mais ses fonctions médicales devenaient celles d'un médecin d'hôpital; il entrait au Val-de-Grâce, comme professeur de physiologie et de physique médicale, dans la nouvelle Ecole de médecine militaire, où Larrey devenait professeur d'anatomie et d'opérations.

Nous voyons pour la première fois ces deux grands noms côte à côte ; ils ne se quitteront guère plus. Le parallèle entre eux m'est d'autant plus facile à tracer

(1) *Ibid.*, tome II, p. 350.
(2) *Ibid.*, tome II, p. ....

que je n'ai qu'à le copier dans le beau livre que Paul Triaire a consacré à Dominique Larrey, quoique cet auteur, pour mieux faire ressortir son héros, soit peu bienveillant pour Desgenettes.

« Il avait alors trente-deux ans, le même âge que « Larrey ; comme lui, il était entré dans le service de « santé au moment où la Révolution déclarait la guerre « à l'Europe, et il atteignait, le même jour que lui, « le même grade élevé.

« Nous verrons, dans le cours de ce récit, que ce « parallélisme dura toute leur carrière. Ils devinrent « en même temps inspecteurs généraux, furent faits « barons de l'Empire à la même heure, après Wagram, « assistèrent tous deux à la bataille de Waterloo, et « furent enveloppés à la Restauration dans une com- « mune disgrâce.

« C'étaient cependant deux natures profondément « dissemblables, et leurs origines, leur éducation, « leurs goûts, leur caractère, les distinguaient profon- « dément. Larrey, fils de ses œuvres, esprit rude, opi- « niâtre et entier, était dépourvu de l'affinement que « donnent l'hérédité et une éducation très soignée, et « manquait surtout en littérature de la culture géné- « rale que possédait Desgenettes. Tout autre, en effet, « était celui-ci : plus fin, plus habile, il avait aussi plus « de mobilité et de subtilité dans l'esprit, et devait au « milieu où il était né, et à celui où il avait passé sa « jeunesse, l'aisance des manières, la recherche du « langage, l'élégance du style, la courtoisie parfaite, « et même une sorte de cynisme élégant et débraillé, « qui caractérisèrent les médecins mondains à la fin « du XVIIIe siècle.

« Mais si Larrey ne possédait pas ces dons séduisants « d'un esprit très affiné, il avait des qualités plus « solides : son caractère était plus droit et plus solide- « ment trempé, sa moralité plus haute, sa conscience

« plus rigide, son coup d'œil plus sûr, son initiative « plus grande, son désintéressement plus pur et son « endurance physique supérieure. Tous deux, du reste, « se complétant par ces dons divers et réalisant des « types originaux de serviteurs de l'Etat et de l'armée, « d'apôtres de la science et de l'humanité, qui reste- « ront toujours dans l'histoire la gloire et l'honneur de « la profession (1). »

Si, à ces deux grands noms, il est permis d'en joindre un troisième, récemment remis en lumière par la publication du *Journal de ses campagnes*, Percy (une grosse légume, comme son nom l'indique), chirurgien en chef de la grande armée, il serait permis d'ajouter en quelques mots que Larrey est le plus héroïque et le plus bel opérateur. C'est à ces titres qu'il doit son immense popularité, malgré un orgueil et un caractère insupportables, qui faisaient dire à Percy : « Il y a des moments où ce pauvre collègue devient fou. » Fidèle comme un mameluk à son empereur, il vécut et survécut dans le sillage de sa gloire.

Percy est plus organisateur, plus sage ; n'a rien d'héroïque. Son journal parle sans cesse, assez gaîment d'ailleurs, de ses rhumes, de ses douleurs, de *ses puces*. Le pied déjà dans l'étrier à l'époque de la Révolution, il ne prend point l'âme d'un grognard. Le prestige que Napoléon exerçait sur tout son entourage n'en est peut-être que plus visible. Quand Percy, dont le fond de l'âme est royaliste, sort d'une conversation avec l'Empereur, il ressemble à Moïse descendant du Sinaï, le front auréolé de rayons !

Desgenettes est non seulement le meilleur ou le seul médecin des trois ; c'est aussi le plus avisé, le plus érudit, le plus lettré, le plus savant. Trop sceptique, un peu trop goguenard, pour être jamais un fanatique,

(1) Triaire, *Dominique Larrey et les campagnes de la Révolution et de l Empire*, p. 116.

ou un flatteur, il fait entendre quelquefois de dures vérités à Bonaparte ; il n'en sert pas moins fidèlement l'Empereur et la France, et sa fortune sombre avec la leur en 1814 et 1815.

Desgenettes restait au Val-de-Grâce les années suivantes, pendant que son collègue Larrey suivait Bonaparte dans sa glorieuse campagne d'Italie. Mais quand Bonaparte entreprit la campagne d'Egypte, chargé de recruter lui-même son personnel, il s'adressa de nouveau à son ancien médecin de Toulon et d'Antibes, et lui reprocha doucement de n'être pas venu le rejoindre à l'armée d'Italie. Desgenettes argua que son poste était à Paris. « Il fallait partir sans ordres, lui répondit Bonaparte, vous auriez vu si j'étais le maître de mon armée. »

Desgenettes était nommé médecin en chef et Larrey chirurgien en chef de l'armée qu'on appelait Armée de la Méditerranée, sans connaître encore sa destination. Il venait de se marier à la belle-sœur de Thouret, médecin-directeur de l'école de santé. L'ordre était du 1er germinal et le départ devait avoir lieu le 2.

Arrivés le 14 à Marseille, Desgenettes et Larrey avaient tout à organiser. Rien n'existait. Ils commencèrent par les vaisseaux-hôpitaux. Une autre difficulté leur vint de l'administration. Aucun des médecins, déja trop peu nombreux, qu'elle avait envoyés, ne se rendait à son poste. D'autres médecins, requis administrativement ou sur leur demande, refusaient de s'embarquer dès qu'ils avaient touché leurs premières soldes. Desgenettes alors, sans ordres, s'adressa à sa vieille Faculté de Montpellier, à ses anciens maîtres et condisciples. De ce côté, il n'eut pas de déception et recruta un personnel dont il n'eut qu'à se louer.

L'escadre montée de 33.000 hommes mit à la voile le 30 floréal (17 mai). Desgenettes et Larrey sur le vaisseau de Bonaparte : l'*Orient*.

A hauteur de Malte, raconte Larrey dans ses mémoires, on aperçut des voiles que l'on prit pour l'escadre anglaise, à laquelle on cherchait à échapper. L'avis presque unanime fut que la résistance était impossible. Mais Bonaparte qui, jusque-là, n'avait pas parlé, s'écria : « Un homme comme moi ne se rend pas ! si les « Anglais nous battent, je ferai sauter le vaisseau « amiral. Vous pouvez vous retirer, citoyens, je vous « ferai connaître mes ordres (1). »

C'était heureusement une fausse alerte. Ce n'était pas la flotte anglaise.

Vous savez comment fut prise, presque sans résistance, Malte, que l'on considérait comme imprenable, et dont Bonaparte avait d'un regard sondé la faiblesse. « Nous sommes heureux, dit Caffarelli-Dufalga, qu'il « y ait eu quelqu'un dans la place pour nous ouvrir « les portes. » Ce quelqu'un, Desgenettes nous a révélé son nom.

Il assistait le soir, dans l'île (nous dit Frédéric Masson), à une Tenue maçonnique, soit qu'il fût initié (ce qui n'est pas douteux), soit qu'aucune porte ne se fermât devant un officier français ; et il acquit la certitude de la trahison des francs-maçons maltais, favorables à la Révolution. Il en fit part à Bonaparte qui conclut « d'avoir l'œil sur ces gens-là. »

Après l'arrivée en Egypte et la prise d'Alexandrie, Desgenettes et Larrey organisent des hôpitaux, qui contenaient encore moins de malades que de blessés. Parmi ces derniers était Kléber, laissé dans la ville aux soins d'Antoine Dubois, le futur accoucheur de Marie-Louise, — très bon chirurgien, mais soldat très peu endurant, — qui ne rêva, tout le temps de l'expédition, que de se faire rapatrier, ce qu'il obtint du reste bientôt par une fraude innocente de Larrey.

(1) *Ibid.*, p. 116.

Larrey suivait l'armée dans sa marche vers le Caire à travers les sables, et Desgenettes s'embarquait sur le Nil pour Rosette, où il devait préparer un hôpital. Jusque-là, les fièvres, la dysenterie, la gale, les ophtalmies, avec quelques piqûres de scorpions qui firent peur au début, étaient les principales maladies; lorsque le 27 messidor, puis les 21 et 22 thermidor, c'est-à-dire un peu après la bataille des Pyramides, furent signalés, dans une famille juive, des cas d'une maladie quisemblait la peste. Les cas se multiplièrent, et le diagnostic ne faisait plus hélas ! de doute. Il fut décidé, toutefois, pour ne pas effrayer l'armée, que le nom de de peste ne serait pas prononcé. Desgenettes n'en organisa pas moins des lazarets et fit prendre les précautions. L'intendance, toujours économe, refusait de laisser brûler les vêtements des pestiférés, Bonaparte répondit : « Je suis venu ici pour fixer l'attention et « reporter l'intérêt de l'Europe sur le centre de l'an- « cien monde, et non pour entasser des richesses », et il ordonna la mesure (1).

Vous savez que, peu après, Bonaparte, enfermé dans sa conquête par la destruction de ses vaisseaux à Aboukir, voulut s'avancer vers la Syrie. Dans cette nouvelle campagne, il emmenait avec lui Larrey et Desgenettes. Pendant la traversée du désert, ce dernier eut à lutter contre la fatigue, la chaleur, la soif, le mécontentement, et quelquefois le désespoir des troupes, les illusions du mirage qui faisaient souvent tomber chefs et soldats en une sorte de rage furieuse, malgré l'exemple d'endurance du jeune général en chef, marchant à pied devant toute son armée.

En face de St-Jean-d'Acre, l'armée, qui avait amené avec elle le germe de la peste, fut décimée, plus encore par le fléau que par le fer et le feu. La terreur commençait à se répandre dans le camp et le désespoir

(1) Desgenettes, *Histoire médicale de l'armée d'Orient* 1re édition, p. 24.

dans le lugubre hôpital de Jaffa, où étaient évacués les pestiférés.

« Je me rendis le soir, dit Desgenettes, près du « général Bonaparte ; et les chefs de corps et plusieurs « officiers de différents grades m'ayant environné, je « leur parlai de manière à rassurer des hommes qui, « quoique habitués à braver journellement la mort « dans les combats, ne l'attendent pas d'ordinaire dans « leurs lits avec plus d'indifférence que les autres.

« Le 21, le général en chef, suivi de son état-major, « vint visiter les hôpitaux. Un moment avant son « départ du camp, le bruit s'était répandu, jusque « dans sa tente, que plusieurs militaires étaient tom- « bés morts en se promenant sur le quai : le fait est « simplement que des infirmiers turcs, chargés de « jeter à la mer des hommes morts dans la nuit à « l'hôpital, s'étaient contentés de les déposer devant « la porte de cet établissement. Le général parcourut « les deux hôpitaux, parla à presque tous les militaires, « et s'occupa plus d'une heure et demie de tous les « détails d'une bonne et prompte organisation. Se « trouvant dans une chambre étroite et très encom- « brée, il aida à soulever le cadavre hideux d'un « soldat dont les habits en lambeaux étaient souillés « par l'ouverture d'un bubon abscédé. Après avoir « essayé, sans affectation, de reconduire le général en « chef vers la porte, je lui fis entendre qu'un plus « long séjour devenait beaucoup plus qu'inutile. Cette « conduite n'a pas empêché que l'on ait souvent « murmuré dans l'armée, sur ce que je ne m'étais pas « opposé plus formellement à la visite si prolongée du « général en chef ; ceux-là le connaissent bien peu, « qui croient qu'il est des moyens faciles pour changer « ses résolutions, ou l'intimider par quelques dan- « gers (1) ».

(1) *Ibid.*, p. 49.

Il y a loin de ce récit, confirmé par celui de Larrey et de tous les témoins, au froid tableau de Gros (au musée du Louvre), où l'on nous montre Bonaparte touchant du bout du doigt un pestiféré, et Desgenettes derrière lui l'avertissant en lui mettant la main sur l'épaule. Le premier projet du tableau de Gros, dont l'esquisse est conservée dans la famille Larrey et reproduite par A. Dayot dans *Napoléon par l'Image* (Hachette), est plus conforme à la vérité.

L'héroïsme du médecin devait cependant s'élever au-dessus de celui du général. Vers la fin du siège, la terreur augmentant toujours :

« Ce fut, dit Desgenettes, pour rassurer les imagi-
« nations et le courage ébranlé de l'armée, qu'au
« milieu de l'hôpital je trempai une lancette dans le
« pus d'un bubon, appartenant à un convalescent de
« la maladie au premier degré, et que je me fis une
« légère piqûre dans l'aine et au voisinage de l'ais-
« selle, sans prendre d'autres précautions que celles
« de me laver avec de l'eau et du savon qui me furent
« offerts. J'eus, pendant plus de trois semaines, deux
« petits points d'inflammation correspondants aux
« deux piqûres, et ils étaient encore très sensibles,
« lorsqu'au retour d'Acre je me baignai, en présence
« d'une partie de l'armée, dans la baie de Césarée.

« Cette expérience incomplète, et sur laquelle je me
« suis vu obligé de donner quelques détails, à cause du
« bruit qu'elle a fait, prouve peu de chose pour l'art.
« Elle n'infirme point la transmission de la contagion,
« démontrée par mille exemples ; elle fait seulement
« voir que les conditions nécessaires, pour qu'elle ait
« lieu, ne sont pas bien déterminées. Je crois avoir
« couru plus de danger, avec un but d'utilité moins
« grand, lorsqu'invité par le quartier-maître de la 75e
« demi-brigade, une heure avant sa mort, à boire dans
« son verre une portion de son breuvage, je n'hésitai

« pas à lui donner cet encouragement. Ce fait, qui se « passa devant un grand nombre de témoins, fit « notamment reculer d'horreur le citoyen Durand, « payeur de la cavalerie, qui se trouvait dans la tente « du malade (1) ».

Le récit de l'inoculation de la peste est rapporté de la même manière par Berthier, chef d'état-major, dans son rapport officiel. Il n'est pas surprenant qu'il ait tenté la plume du poète, ou plus exactement, du versificateur.

« Un homme cependant, dans cette horrible enceinte,
« De la terreur publique ose braver l'atteinte :
« Desgenette est son nom ; sur un marbre pieux
« La Grèce l'eut inscrit à côté de ses dieux.
« Courbé près d'un mourrant que la fièvre désole,
« Il reproche à la foule une terreur frivole,
« Rassure le soldat qui tremble pour ses jours ;
« Puis d'une horrible preuve, appuyant ses discours,
« Au fond d'une tumeur, par le mal calcinée,
« Il puise sur l'acier la goutte empoisonnée,
« Et dans sa propre veine, ouverte de sa main,
« Infiltre sans pâlir le liquide venin.
« Sublime dévoûment ! Mais, toujours incrédule,
« La foule en l'admirant, d'épouvante recule (2) ».

Le fait a été néanmoins mis en doute, d'abord par Larrey, toujours un peu jaloux de son collègue. On a fait valoir que les deux témoignages étaient intéressés, Berthier désirant se faire délivrer un certificat de maladie pour rentrer en France, ce à quoi d'ailleurs il échoua devant la rigidité du médecin en chef, comme avaient déjà échoué les présents pompeux d'un autre général. « Pour qui nous prenez-vous, s'était écrié « Desgenettes ? Souvenez-vous de n'adresser de pareils

(1) *Ibid.*, p. 88.
(2) Barthelemy et Méry, Napoléon en Egypte, chant VII.

« présents qu'à ceux qui sont capables de les recevoir « comme vous êtes capable de les offrir (1) ! » (Sujet de gravure pour faire pendant à Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès).

En fait, je crois qu'il résulte de beaucoup de témoignages, et des paroles même de Desgenettes, qu'il ne fit guère qu'essuyer sur son bras la lancette chargée de pus. Comédie, si l'on veut, celle-là me semble assez tragique ! (2).

Le dévouement du corps médical et chirurgical, du reste, était à la hauteur de la tâche.

Un seul chirurgien, Lakanal, refusa ses soins aux pestiférés.

Bonaparte porta l'ordre du jour suivant :

« Quartier général du Caire,

« 19 nivôse an VII (8 janvier 1798).

— « Tout officier de santé qui quitterait le lieu désigné « pour l'ambulance devant l'ennemi, sans ordres, ou « qui, dans une maladie, se refuserait à porter ses « services à des malades, sera arrêté, traduit devant « un conseil de guerre et traité selon l'article de la Loi « relatif aux soldats qui ont fui devant l'ennemi. Aucun « Français ne doit craindre la mort, quel que soit l'état « qu'il ait embrassé.

« Le citoyen Lakanal, chirurgien des blessés à « Alexandrie, qui a été assez lâche pour refuser de « donner ses soins à des blessés supposés atteints de « maladies contagieuses, est indigne de la qualité de « citoyen français. Il sera habillé en femme, promené « sur un âne dans les rues d'Alexandrie avec un écriteau « sur le dos, portant : « Indigne d'être citoyen français

(1) Larrey, note manuscrite, cité par Triaire, p. 173.

(2) Parisot, *Eloge de Desgenettes*. — *Correspondant médical*, 1901 et 1903. — Triaire Larrey, p. 250. — *Correspondance de Napoléon Ier*, tome I, p. 239.

« et craint de mourir. » Après quoi, il sera mis en « prison et renvoyé en France sur le premier bâti- « ment (1).

« Bonaparte. »

Lakanal subit sa peine, fut emprisonné et s'évada.

A côté de ce fait unique, rappelons, d'après Desgenettes, la mort de deux tout jeunes gens, l'un médecin et l'autre chirurgien, tombés au champ d'honneur du dévouement : Bruant et Devère, l'un de Paris, l'autre de Montpellier, qui s'étaient liés d'amitié et succombèrent à la peste à trois jours l'un de l'autre. « Excel- « lents jeunes gens, dit Desgenettes, puisse l'hommage « que ma plume rend à votre mémoire offrir quelques « consolations à vos proches et à vos amis ; ou si « l'importance et la célébrité des événements auxquels « cet écrit est lié, peuvent le soustraire à l'oubli de la « postérité, puisse-t-elle s'occuper de vos noms avec « attendrissement (2). »

La fin du siège arrivait, sans que Bonaparte ait pu emporter Saint-Jean-d'Acre, faute de moyens matériels. Il résolut de lever le siège. Là se passe un épisode que Desgenettes s'est gardé de noter dans la première édition de son *Histoire médicale de l'armée d'Orient*, dédiée au premier consul, l'épisode n'étant point à l'honneur de Bonaparte.

L'évacuation des blessés et surtout des pestiférés, paraissant impossible, Bonaparte demanda à Desgenettes..... de faire cesser leurs souffrances..... en leur administrant une dose convenable d'opium. La chose s'explique si elle ne s'excuse pas en la rapprochant de l'entrefilet moderne suivant :

(1) Larrey, *Correspondance*.

(2) Desgenettes, *Histoire médicale de l'armée d'Orient*, 1re édition p. 10.

« Londres, 16 juillet.

« Les journaux publient une dépêche de Shang Haï, « 14 juillet, disant que pendant la retraite de la colonne « Seymour, au moment où elle était serrée de près par « les Chinois, l'amiral, les larmes aux yeux, demanda « aux hommes grièvement blessés ce qu'ils préféraient, « où d'être achevés par leurs camarades, ou d'être « laissés à la merci de l'ennemi. *Les blessés répon-* « *dirent tous qu'ils aimaient mieux la mort immédiate* « *que les tortures.* »

Il est certain que les malades de Jaffa qui périssaient, dit Desgenettes, au nombre de 15, 20 et 25 par jour, auraient fait une pareille réponse — ne pouvant espérer trouver la même humanité chez les Musulmans que ceux-ci avaient rencontrée entre les mains de Desgenettes et Larrey. Ce dernier avait pansé et guéri jusqu'à un grand singe apprivoisé, qui s'était trouvé blessé. Larrey déclare d'ailleurs que beaucoup d'humains, et surtout de généraux, ne surent pas lui témoigner une si grande reconnaissance.

Desgenettes s'honora et honora la médecine en rejetant carrément la proposition de Bonaparte : « Mon « devoir à moi est de conserver (1) », dit-il. Quelque peu habitué qu'il fût à la résistance, Bonaparte n'insista pas.

Quelques auteurs croient que du laudanum fut néanmoins administré subrepticement à une vingtaine de pestiférés. Ils l'auraient vomi et auraient été soulagés, au dire de Desgenettes. Larrey affirme qu'il n'existait plus de laudanum dans le camp à ce moment, et que l'ordre, eût-il été donné, était impossible à exécuter (2).

(1) *Ibid.*, 2e édition.

(2) *Mémoires de Larrey*, p. 312, addition manuscrite à l'exemplaire personnel. Cité par Triaire (Larrey, p. 259) — *Mémorial de Sainte-Hélène.*

Abandonner les malades aux Turcs, c'eût été les vouer à toutes les cruautés. A l'exception de 25 ou 30 qui périrent presque immédiatement, on s'occupa donc de les évacuer par terre et par mer, ce qui ne fut pas une petite besogne.

Malgré les fatigues de la retraite, qui rappelle en sens inverse la retraite de Russie, la chaleur remplaçant le froid, beaucoup, même de pestiférés, guérirent, ce qui prouve combien Desgenettes avait eu raison de ne pas les abandonner. Le bon Larrey avait permis à quelques-uns de s'entourer les membres de bandes, afin de se faire passer pour des blessés. Telle était la terreur qu'inspirait la peste, que si on les avait su atteints du fléau, ils auraient été repoussés par leurs camarades. « Mes enfants, disait Kléber, ne m'approchez pas; ce n'est pas de la peste qu'il convient que « je meure (1). » Ces paroles d'un des plus braves des armées de la République, contrastent tout de même avec la conduite de Bonaparte et de Desgenettes à Jaffa.

Une femme avait, par supercherie sans doute, suivi l'armée : la femme du général Verdier. « D'une rare « beauté, dit Desgenettes, sa bonté et son courage égalaient sa beauté. (Il semble que Desgenettes ait voulu nous tracer le portrait d'une Dame de la Croiy-Rouge).

« Un jour, elle entendit dans le désert les cris de « désespoir d'un soldat aveugle et abandonné ; elle « court à lui : « Attache-toi, lui dit-elle, à la queue de « mon cheval, et ne le quitte plus ; il est doux comme « moi, il ne te fera aucun mal ; viens, pauvre misérable, j'aurai soin de toi » ; lui, qui ne pouvait voir « sa bienfaitrice, s'écriait souvent : « Est-ce un ange « qui me conduit, qui me nourrit ? » Et elle, avec une « touchante simplicité embellie par ses grâces : « Eh

(1) Desgenettes, *Histoire médicale de l'armée d'Orient*, 1re édition, p. 103.

« non!.... c'est Mme Verdier..... Une Italienne..... La « femme du général (1) ».

De retour en Egypte, Desgenettes reprit ses fonctions dans les hôpitaux et aussi à l'Institut d'Egypte, dont il faisait partie depuis la fondation et qu'il présidait souvent en compagnie de Bonaparte lui-même.

Là se présente un trait tout à l'honneur du courage de Desgenettes et qu'il n'a pourtant pas rapporté, et pour cause.

Dans la première séance, après le retour de Syrie (11 messidor, 29 juin), Bonaparte, qui ne siégeait qu'en qualité de collègue des autres académiciens, demanda un rapport sur *l'Epidémie*, que l'on continuait à ne pas appeler par son nom ; et exigea une déclaration officielle de la non transmissibilité de la maladie.

Desgenettes qui, cependant, au début, d'accord avec Bonaparte, avait caché le nom et la nature de la peste, mais qui commençait à trouver qu'il était temps de signaler le danger, refusa net de s'associer à la mesure de Bonaparte, et pendant que celui-ci s'emportait et traitait la chimie de cuisine et la médecine de science d'assassins, Desgenettes lui répliquait : « Je sais, « citoyen, je sais général, puisque vous avez voulu « être autre chose ici que membre de l'Institut, et que « vous voulez être le chef partout, je sais que j'ai été « entraîné à dire avec chaleur des choses qui reten- « tiront loin d'ici, mais je ne rétracte pas un seul « mot. Je ne crains aucun ressentiment, et je puis dire « ce que le médecin Philippe dit à un autre homme « comme vous, à Alexandre : « Mon existence, à « laquelle on a pu voir que je ne tenais pas beaucoup, « ne peut désormais être compromise, et je me réfugie « dans la reconnaissance de l'armée (2). »

(1) *Ibid.*, p. 104.

(2) Thibeaudeau, Geoffroy Saint-Hilaire, Martin, Larrey, *Histoire*

Pour apprécier l'audace, la fierté du médecin offensé, dont faisait preuve Desgenettes, il faut se souvenir du prestige mêlé d'effroi, que déjà, et depuis le premier jour, Bonaparte exerçait sur son entourage.

Quand il est nommé général en chef de l'armée d'Italie, des généraux déja illustres, Sérurier, Masséna, Augereau sont irrités, et Masséna, l'enfant chéri de la victoire, dès la première entrevue, déclare avoir trouvé son maître. Le grand Augereau, qui s'est promis de dire son fait *à ce parvenu de général*, avoue que « Le petit bougre lui a fait peur. » — En Egypte, un groupe d'officiers et de généraux mécontents, réclament leur retour en France. Celui qui se charge de la commission est le général Dumas, le père d'Alexandre Dumas, un grand mulâtre que les ennemis appellent le diable noir, et qui, nu jusqu'à la ceinture, seul et brandissant son sabre, a jadis arrêté devant un pont toute une armée. Dès qu'il entre, Bonaparte, qui sait ce qu'il vient faire, le cloue d'un regard sur le seuil de la porte, et le chasse sous une bordée de reproches, sans que le pauvre nègre ait osé ouvrir la bouche. Quant à Larrey, qui rapporte la scène de Desgenettes, il n'en croit pas ses oreilles !

Or, l'aventure n'en resta pas là. Le lendemain, un jeune médecin du nom de Pugnet, écrivait à Bonaparte pour s'associer aux paroles de Desgenettes. Bonaparte demanda un rapport sur ce fou. Desgenettes se chargea du rapport, et dit que ce fou avait été porté au tableau d'honneur par Bonaparte lui-même, pour son dévouement aux pestiférés ! ! — Là-dessus, Bonaparte les invita tout bonnement tous deux à déjeuner, et n'en reparla plus (1). Il n'y repensa sans doute pas davan-

médicale et militaire de l'Expédition d'Egypte. Cités par Triaire (Larrey, p. 278).

(1) Larrey, *Correspondance*.

tage, — car il accorda plus tard à Pugnet un poste de faveur, — et on sait que la carrière de Desgenettes n'en fut pas entravée. Il est probable, cependant, que Desgenettes y pensait encore ; et se croyant compromis près du général en chef, ce fut sans doute d'un œil très sec, qu'il le vit, peu après, partir pour la France, où personne ne croyait que les croisières anglaises le laisseraient arriver — et avec un sourire, qu'il l'entendit dire à Menou, en guise d'adieux à l'armée d'Egypte : « Vous autres, tenez-vous bien : Si j'ai le « bonheur de mettre le pied en France, le règne du « bavardage est fini. »

A quelque temps de là, Desgenettes rapportait d'un air dégagé, dans *la Décade*, dont il était devenu rédacteur en chef, le bruit qui courait de la prise de Bonaparte par les Anglais. Peu de jours après, il apprenait le 18 Brumaire et en faisait une maladie !

Il ne s'était pas aperçu encore combien son illustre ami avait peu de rancune envers les hommes qui pouvaient être utiles à sa cause et à celle de la France.

Resté en Egypte avec Kléber, blessé d'un coup de feu à la tête, par Nassi Pacha, à l'attaque du Caire, pendant qu'il secourait les blessés, il cherche, après Héliopolis, à améliorer le sort des malades anglais. Ceux-ci se consolaient de leur défaite et de leur captivité, en se livrant à des exercices sportifs et en écrivant partout : *Old England, For ever* ! (La vieille Angleterre, à jamais !) Combien les Anglais se sont peu souvenus de ces traits d'humanité, dans leur conduite avec nos soldats prisonniers sur les pontons, et avec Napoléon lui-même à Sainte-Hélène ! !

Kléber savait apprécier son médecin en chef, et, à la veille d'être assassiné, il lui disait : « On sait dans « l'armée combien j'ai pour vous d'amitié ; c'est une « lettre de crédit dont il faut vous servir pour faire du

« bien. Tirez sur moi hardiment, je ferai honneur à « mon papier (1). »

De retour en France, après l'expédition d'Egypte, Desgenettes bénéficia, et de ses mérites personnels, et de la gloire qui s'attachait aux Egyptiens, comme on les appelait.

Le premier Consul le reçut en ami ; et plus tard, en parlant de son incartade, Desgenettes pouvait dire : « Le Consul ne s'en souvenait plus, l'Empereur l'avait « oubliée. »

Pendant son absence, il avait été nommé professeur d'hygiène et de physique à la nouvelle Ecole de médecine. — Le premier Consul le nommait médecin en chef de l'hôpital militaire de Paris, et bientôt, avec Larrey, il devenait inspecteur général du Service de santé.

Ne vous inquiétez pas, Mesdames, si je me suis étendu sur la campagne d'Egypte. C'est de la carrière de Desgenettes l'époque la plus intéressante et sur laquelle nous sommes le mieux renseignés. Nous le retrouvons en Espagne, où il peut donner carrière à ses goûts artistiques. Il y est encore, lorsque d'autres et plus terribles batailles attirent Napoléon à l'autre bout de l'Europe. Pendant la cruelle campagne de Pologne, où la boue, dans laquelle les hommes enfonçaient jusqu'aux genoux, fut pénible presque comme les sables du désert et les neiges de Russie, où, comme le dit Flambeau dans l'*Aiglon* :

> Nous, qui pour arracher, ainsi que des carottes,
> Nos jambes à la boue énorme des chemins,
> Devions les empoigner quelquefois à deux mains ;
> Nous qui, pour notre toux, n'ayant pas de jujube,
> Prenions des bains de pied d'un jour, dans le Danube.

Pendant ce temps, Napoléon comptait au nombre

(1) Desgenettes, *Histoire médicale de l'armée d'Orient* p. 147.

des malheurs de la guerre qu'on ne lui ait pas envoyé Desgenettes. — « Au lieu de ce vieux bonhomme de « Coste (le médecin en chef), qui devrait depuis long- « temps être retourné aux Invalides. Je veux des « hommes jeunes, actifs, un peu grivois, ayant des « c..... (1) comme Desgenettes. »

Ce pauvre Coste est tellement abruti, qu'il ne pense qu'à son départ.

Desgenettes arrive enfin d'Espagne, mais après la sanglante bataille d'Eylau.

L'empereur l'emmène en Autriche. Il assiste aux batailles d'Essling, de Wagram, après laquelle, le même jour que Larrey, il est fait commandeur de la Légion d'honneur et baron d'Empire.

Puis, c'est la terrible campagne de Russie. A Moscou, l'Empereur entreprend d'évacuer un hospice d'enfants trouvés pour le transformer en caserne. « Voulez-vous « donc, — lui dit Desgenettes, goguenard et toujours « plus humain que flatteur — imiter Hérode et renou- « veler le massacre des Innocents ? (2) »

L'empereur se rendit à son médecin !

Nous voilà à l'incendie de Moscou et à la retraite, pendant laquelle Desgenettes a à lutter contre le froid, la faim, la misère, la fatigue, le sommeil. « Celui qui s'arrête s'endort, « celui qui s'endort meurt », disait Larrey.

A Wilna, où il était entré en même temps que Larrey, et en compagnie de son vieil ami de Toulon, Junot, duc d'Abrantès, Desgenettes éreinté, un pied gelé, fut obligé d'accepter l'hospitalité des professeurs de l'Université. Le lendemain, il était fait prisonnier par les cosaques. Oubliant l'humanité dont les médecins français avaient toujours fait preuve vis-à-vis des prisonniers, les cosaques de Wilna dépassèrent en atrocité

(1) Percy, *Journal des campagnes*, p. 124.
(2) Léon de la Sicotière, *Les Genettes*, *Mosaïque de l'Ouest*, 1834.

tout ce qu'on peut imaginer. 45.000 prisonniers français, dit un autre médecin prisonnier, succombèrent à la faim, au froid, au knout. La passion du Christ seule, dit-il, peut donner idée de ce que les Russes firent subir aux Français vaincus. Larrey intervint en faveur de son collègue, auprès de Beauharnais, de Berthier. Il obtint de l'Empereur que la solde du prisonnier fût payée à sa femme. En réalité, Desgenettes était sans crainte et se reposait sur sa notoriété et les services qu'il avait rendus aux malades russes. Dès que l'empereur Alexandre fut prévenu, il se hâta de rendre la liberté à Desgenettes en lui écrivant : « Sachez que « vous avez des droits, non pas seulement comme vous « le dites à la bienveillance, mais à la reconnaissance « de toutes les nations (1). » Aussi, de retour au quartier général de Magdebourg et de là à Paris, Desgenettes oublia de remercier très chaleureusement Larrey, n'attribuant, avec quelque apparence de raison, sa délivrance qu'à ses propres mérites. L'affection, toujours tiède, des deux collègues, en éprouva quelque refroidissement.

Desgenettes, du reste, ne gardait pas trop mauvais souvenir de sa captivité, et prenait la défense du grand duc Constantin, qui l'avait accueilli dans son intimité, contre les reproches de barbarie stupide que lui prodiguait la presse française. L'empereur lui demanda « comment le jugeait le grand-duc ». Faut-il le dire ? « Il prétend que Votre Majesté a de l'ambition », répondit Desgenettes. — « Il a de la sagacité », dit Napoléon (2).

Nous retrouvons Desgenettes à Lutzen, Bautzen, Dresde. C'est après Lutzen que se passe cette aventure plus à l'honneur de Larrey et de Napoléon que de

(1) Parisot, *Eloge de Desgenettes à l'Académie de Médecine*, 1837.
2) Léon de la Sicotière, *Les Genettes*.

Desgenettes et des autres médecins. 3.000 jeunes soldats furent retrouvés, mutilés à la main droite d'une façon qui parut *volontaire*. Les généraux s'empressaient ainsi de rejeter sur la lâcheté des recrues l'issue médiocre de la bataille. Desgenettes partageait leur avis. Seul, *contre tous* et contre l'Empereur *exaspéré*, Larrey affirma que les mutilations étaient le fait involontaire de l'inexpérience des conscrits. L'empereur s'irritait de cette obstination. Mais Larrey démontra sa thèse d'une façon péremptoire.

Alors, la colère de Napoléon tomba : il comprit de quel crime involontaire et de quelle tache l'avait préservé son chirurgien, et il lui dit, en lui serrant la main : « Adieu, M. Larrey. Un souverain est bien « heureux d'avoir affaire à un homme tel que vous (1). »

« Le médecin est de droit l'ami de l'humanité », ajoutait-il dans un rapport subséquent !

Après Leipzig, Desgenettes fut encore fait prisonnier. Il souffrit du typhus et des plus cruelles privations, et ne rentra en France qu'en 1814, après la paix.

Il ne prit ainsi aucune part aux terribles et douloureux événements qui amenèrent la chute de l'Empire et le retour des Bourbons. Tandis que Yvan, chirurgien de la maison de l'Empereur, s'était enfui effaré après un coup qui n'est pas à son honneur ni à celui de la médecine, (sur la demande de l'Empereur, il lui avait fourni du poison !) Larrey, la fidélité même, était à côté de Napoléon aux célèbres Adieux de Fontainebleau, et lui demandait la faveur de le suivre à l'Ile d'Elbe. Napoléon, touché de ce dévouement, crut ne pas pouvoir l'accepter et confia à Larrey ses vieux soldats de la Garde.

Percy, le chirurgien en chef, plus diplomate, avait accueilli Louis XVIII à la tête de l'Institut ; et par une

(1) Triaire (Larrey, p. 595).

attention délicate pour le vieux roi qui se piquait de littérature, il lui avait adressé la parole en latin : « *Hic* « *amas dici pater atque princeps.* » (Ici, lui dit-il, tu aimes a être appelé père et prince.) *Semper, semper.* (Toujours, toujours), répondit dans la même langue, et sans se donner une méningite, le vieux roi, enchanté de trouver si aimable un chirurgien de la Grande Armée, qui, une autre fois lui disait : « Sire, le torse « est bon, la tête excellente, et avec le cœur d'un Bour- « bon, la France est sauvée. »

Quelques jours après, Napoléon débarquait à Cannes et toute la famille royale reprenait prestement le chemin de l'exil. Percy ; celui de l'Elysée. Incapable de rancune, l'Empereur le maintenait comme chirurgien en chef de la Grande Armée ; Larrey gardait son poste de chirurgien de la Garde ; et Desgenettes, comme médecin en chef, fit avec eux la terrible campagne de Waterloo. Pendant que Louis XVIII sablait le champagne avec les alliés, il assista à l'affreuse déroute de la Grande Armée. Il vit l'Empereur trahi, il vit son collègue Larrey séparé de ses ambulances, volé de sa montre et de ses effets, et à cause de sa grande redingote grise, pris pour l'Empereur, et sur le point d'être fusillé par les Prussiens

De retour à Paris, devenu à son tour un ci-devant, un demi-solde, si la Terreur blanche ne le fit pas passer en Conseil de guerre avec ses vieux compagnons de gloire et de conquête, Desgenettes n'en fut pas moins mis en disgrâce ainsi que son collègue Larrey et même que le vieux Percy, dont les avances qu'il faisait à tous les partis, avaient fini par dégoûter tout le monde.

Un premier refroidissement entre la Cour et Percy, fut amené par une demande que celui-ci fit à la Chambre (il était devenu député) de secours pour les blessés — les blessés de Buonaparte !

Quelques jours après, il reçut chez lui une descente

de police. Il était dénoncé pour détenir un magasin d'armes; et Percy faisait voir en effet au commissaire une superbe collection d'armes de tous les temps et de tous les pays, recueillies dans ses expéditions!

Louis XVIII, qui avait de l'esprit, rit beaucoup le soir, en faisant sa partie, de cette mystification de sa police. Percy se retira du reste avec une certaine dignité, quand il vit que les honneurs s'éloignaient de lui. Mais il ne trouva pas dans sa retraite la haute estime et les amitiés qu'y conservèrent les deux fidèles serviteurs de l'Empereur. Il n'en eut pas moins une part de 50.000 fr. dans le testament de Napoléon Ier, à côté de Larrey, « l'homme le plus vertueux, que j'aie connu », dit l'Empereur, et du chirurgien Emery, un nom bien obscur; tandis que Desgenettes fut oublié. Quelques boutades et quelques ressauts d'indépendance, pesèrent-ils plus dans la balance que 28 ans de fidélité — ou faut-il voir dans cette omission, une nouvelle preuve de la préférence que témoigna toujours l'Empereur pour *ses braves chirurgiens* et de son dédain pour la médecine? Après Eylau, à la grande joie de Percy, les chirurgiens de l'Armée étaient décorés en bon nombre — tous les médecins passés sous silence!!

Quels que fussent les souvenirs de l'Empereur, ses fidèles compagnons de Jaffa ne savaient pas oublier!

Un jour, dans un salon, Larrey croise un officier avec lequel il avait été lié, mais qui, le soir de Waterloo, avait passé à l'ennemi en compagnie de Bourmont. Cet officier vient à lui, lui tend la main, se nomme, s'étonne que Larrey ne le reconnaisse pas. « J'ai connu un officier de ce nom, répond Larrey, « mais il est mort à Waterloo. »

Au sein de la Faculté de médecine, même divisions qu'au sein de la Société. Professeur d'hygiène, Desgenettes était respecté de ses collègues et aimé des étudiants, tant à cause de son esprit brillant et caustique,

qu'à cause des souvenirs de gloire qui s'attachaient à son nom. A la rentrée de 1822 (j'ai entendu narrer la scène par M. le Dr Clérambaut, mon premier médecin qui en 1822 faisait ses début à l'Ecole de médecine), les élèves et un peu les maîtres signalèrent leur opposition au Gouvernement et au Ministre, Mgr de Freyssinous, par des huées, des sifflets, un tumulte à travers lequel le vice-recteur put à peine regagner sa voiture. Le gouvernement, qui ne cherchait qu'une occasion, en profita pour rendre l'ordonnance du 23 février 1823 qui mettait à la retraite 11 professeurs libéraux. Antoine Dubois et Desgenettes étaient du nombre.

Rayé de la Faculté et des faveurs officielles, il attendit pour rentrer en grâce le retour du drapeau des Pyramides et de Wagram. Surpris à sa campagne, où il s'occupait de vieux livres et de vieilles gravures, par la nouvelle des *glorieuses*, il fut le premier à arborer le drapeau tricolore. — L'adjoint voulut le faire arrêter, mais bientôt c'était Desgenettes qui sauvait l'adjoint des colères de la foule (1).

Le gouvernement de juillet était d'ailleurs celui qui convenait le mieux à son tempérament de bourgeois libéral, modéré, un peu sceptique et gouailleur.

Les ordonnances de 1823 furent rappelées et, triste retour des choses d'ici-bas, contre les docteurs qui en avaient profité, et en général contre les professeurs royalistes, le gouvernement de juillet, en dépit du ministre M. de Broglie, imagina une belle rosserie. Au lieu de les destituer, ce qui leur eut permis de poser en victimes, il les appela au serment de fidélité envers le nouveau roi. Quand il fut convaincu de les avoir déshonorés aux yeux de leurs amis, il les destitua bel et bien. Du nombre de ces victimes fut Bougon, ancien médecin du duc de Berry, qui avait sucé la plaie peut-être empoisonnée du prince assassiné. Son nom se rat-

(1) Biographie des hommes du jour de Michaux et Léon de la Sicotière, *Les Genettes*.

tache de loin à notre ville ; sa fille Mlle Bougon étant venue s'établir, vivre très modestement et mourir à Alençon, où je fus son dernier médecin. Le Dr Récamier, parmi les médecins, et le mathématicien Cauchy, échappèrent seuls au piège et refusèrent le serment de fidélité.

Réintégré dans son cours d'hygiène, Desgenettes était un causeur trop prolixe, trop imaginatif, trop amusant, trop en dehors perpétuellement de son sujet — tant il avait vu de choses, tant il en avait à raconter avec esprit et malice — pour être un professeur méthodique.

En 1836, déjà très fatigué, il voulut se faire remplacer par un agrégé. Il désigna Broussais. La Faculté, avec laquelle il était en froid, préféra Royer-Collard. Oubliant ses infirmités, Desgenettes déclare qu'il reprend son cours. Et quand le doyen Orfila, à la rentrée solennelle des Facultés, annonça que M. Desgenettes ferait encore *quelques cours*. — *Cent*, s'écria Desgenettes de sa place aux rires, et aux applaudissements de l'auditoire ! (1)

Nommé médecin des Invalides, avec Larrey chirurgien, ils furent tous les deux à l'improviste mis à la retraite en 1836. Le coup les atteignit d'autant plus douloureusement qu'il venait du général Maison, un ami, sauvé de la mort par l'un et l'autre — et sauvé un jour par Larrey de la juste colère de l'Empereur.

Desgenettes déjà frappé, en 1834, d'une première attaque de paralysie, ne survécut guère à ce choc ; il succomba le 2 février 1837, dans des sentiments très religieux. Peut-être fut-il assisté dans cette dernière bataille par son frère le curé de N.-D. des Victoires, qui peu auparavant se recommandait à lui dans une lettre un peu goguenarde, pour éviter les pillages dont, en 1832, l'archevêché avait été victime (2).

(1) Léon de la Sicotière, *Les Genettes*.

(2) Lettre autographe et inédite de l'abbé Desgenettes, donnée à la Bibliothèque nationale par M. L. Duval, archiviste du département de lOrne.

Une ville s'honore en honorant ses gloires.

Desgenettes est, comme l'a dit de Turenne, un de ces hommes qui honorent l'homme. Je sens en finissant combien j'ai été inférieur à ma tâche. Mais une chose me console. Il était facile de trouver un orateur plus digne de Desgenettes, plus digne de vous. Mais où trouver un auditoire plus capable d'admirer, dans un décor d'épopée, un héros de la science, de la patrie et de l'humanité, que ce parterre de Dames, qui journellement apportent le concours de leurs grâces, de leurs douces lumières et de leur grand cœur à une œuvre de science, d'humanité et de patriotisme.

APPENDICE

Nous avons raconté les campagnes de Desgenettes, cité ses fonctions dans les hôpitaux et à la Faculté de médecine. Nous avons à peine indiqué ses décorations et ses titres, croyant que Desgenettes était de ces hommes qui honorent titres et décorations, au lieu d'en être honorés. Pour ceux qui penseraient autrement, voici la liste, d'après Parisot :

Officier de la Légion d'honneur, en 1804, à la création de la Légion d'honneur ;

Commandeur et baron d'Empire, en 1809, après Wagram ;

Maintenu à ce titre et à ce grade, en 1814, à la première Restauration ;

Décoré de l'Etoile polaire de Suède ;

Membre (depuis 1792) de la Société de Médecine de Londres ;

De la Société royale des sciences de Montpellier ;

Des Académies de Bône, Bologne, Florence, Sienne, Cortone ;

Membre de l'Institut d'Egypte à sa fondation et bientôt président ;

Membre de l'Académie de médecine à sa fondation (1820) ;

Associé libre de l'Académie des sciences (1832) ;

Maire de son arrondissement sous le gouvernement de Juillet.

PRICIPAUX OUVRAGES A CONSULTER

1° *Souvenirs de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe, ou Mémoires de R. D. G.* (René-Dufriche Desgenettes) Les deux premiers volumes, allant jusqu'en 1796, ont été seuls publiés).

2° *Histoire médicale de la campagne d'Orient*, par Desgenettes, 1re édition, dédiée au premier consul, 1802 ; 2e édition, 1830 ; 3e édition, 1835.

3° Léon de la Sicotière, *Les Genettes. Mosaïque de l'Ouest 1844.*

4° Parisot, *Eloge de Desgenettes*, Académie de médecine, 4 septembre 1838.

5° Larrey, *Mémoires et campagnes.*

6° Larrey, *Correspondance générale.*

7° P. Triaire, *Dominique Larrey et les campagnes de la Révolution et de l'Empire* (1902).

8° Triaire, *Récamier et ses contemporains* (1899).

9° Percy, *Journal des campagnes.* Edition de Emile Longin (1904).

Voir, en outre, les *Dictionnaires biographiques*, le *Mémorial de Sainte-Hélène*, les *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, la *Chronique médicale* de 1901 et 1903, etc.

PUBLICATIONS DE DESGENETTES

D'après Pariset

Testamentum physiologicum de vasis Lymphaticis. Montpellier, 1789, in-8°.

Observations sur une phtisie calculeuse (Journal de médecine, chirurgie et pharmacie, rédigé par Bacher. Juin 1790).

Observations sur la faculté d'absorber que conserve le système des vaisseaux lymphatiques après la mort des animaux. (Même Journal, 1790).

Testicules passés de l'abdomen dans le scrotum à l'âge de seize à dix-sept ans, et verge mal conformée (Même Journal, 1791. *Gazetta di Parma,* 1792).

Analyse du système absorbant ou lymphatique. Paris, 1792; in-12 de 50 pages.

Mich. Girardi. *Prolusio de origine nervi intercostalis.* Paris, 1792, grand in 8°. Edition publiée par M. Desgenettes, d'un opuscule intéressant.

Observations sur l'enseignement de la médecine pratique dans les hôpitaux de la Toscane (Journal de médecine de Bacher. Juillet 1792).

Précis d'une dissertation de M. Girardi et des recherches de M. Félix Fontana, sur l'origine du nerf intercostal (Même journal 1793).

Réflexions générales sur l'utilité de l'anatomie artificielle, en particulier sur la collection de Florence et la nécessité d'en former de semblables en France (Même journal, 1793).

Lettre de R. D. G. Desgenettes aux rédacteurs du Magasin encyclopédique, sur le rapport fait au bureau de consultation des arts et métiers à l'occasion des travaux anatomiques et des pièces artificielles de Laumonier *(Magasin encyclopédique,* tome III, an III, 1795).

Médecine militaire, notes pour servir à l'histoire de l'armée d'Italie. Paris, 1797, in-8° de 24 pages.

Observation sur un ptiriasis ou maladie pédiculaire (Magasin encyclopédique, 3e année, t. III).

Avis sur la petite vérole régnante, adressé au divan du Caire (avec une traduction arabe en regard, par don Raphaël). Au Caire 1800, in-4°.

Opuscules : Au Caire. A l'imprimerie nationale, 1800, in-4°.

Histoire médicale de l'armée d' Orient, 1re édition. Paris, 1802, in-8°; 2e édition 1830; 3e édition, augmentée de notes et d'une table alphabétique. Paris, 1835, in-8° de 440 pages.

Indication des principaux ouvrages sur la fièvre jaune (Journal de médecine, chirurgie et pharmacie, par Coroisart, Leroux, t. XI, au XII.

Discours prononcé le 9 novembre 1809 pour l'ouverture des cours de la Faculté de médecine de Paris. Paris, 1810, in-4°

Des parotides dans les maladies aigües. Extrait de deux opuscules italiens peu connus, et publiés à Pérouse en 1785 et 1786 *(Journal de médecine de Coroisart*, 1810, t. XX et XXI.

Eloges des Académiciens de Montpellier, publiés pour servir à l'histoire des sciences dans le dix-huitième siècle. Paris, 1811, in-8° de 300 pages.

Discours prononcé le 7 novembre 1814, pour l'ouverture des cours de la Faculté de médecine de Paris. Paris, 1815, in-4°.

Eloge de M. Hallé, prononcé à la Faculté de médecine de Paris, le 18 novembre 1822, in-8° de 24 pages.

Essais de Biographie et de Bibliographie médicales. Paris, 1825.

Desgenettes a publié depuis des notices biographiques sur D. Cotugno (1825), b ch. M. Rosa (1829), D. Masgagni (1830).

Etude sur le genre de mort des hommes illustres de Plutarque et des empereurs romains. Paris, 1833, in-8° de 104 pages.

Souvenirs de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe, ou mémoires du R. D. G. Paris, 1835, t. I, in-8° de 512 pages ; — t. II, Paris, 1836, in-8° de 520 pages.

R. D. Desgenettes a fourni divers articles à la Biographie universelle, au *Journal complémentaire des sciences médicales*, au *Journal hebdomadaire de médecine*; il a rédigé l'article *Peste* dans l'*Encyclopédie moderne* de M. Courtin, etc....

Alençon, juin 1907-mai 1908.

Une partie de cette conférence a été publiée dans le Bulletin de la Société des Sciences médicales d'Alençon.

Alençon. — Imprimerie Veuve Félix GUY et Cie